

vers le premier juin valant à peu près £7, et y retourne pesant 1275 livres l'hiver suivant, et qu'il se vende deux deniers et demi la livre en bloc, il réalisera un total de £12 16s. Nous disons donc que deux lots et six chelins (£2 6s.) représentent les profits de l'engrais; soit 25 pour cent sur le prix d'achat. Notre animal peut de là, pour la somme de 21s. être expédié à New York, où il arrivera un an après avoir quitté le Texas, pesant 1200 livres et coûtant au dernier acheteur au-dessus de £11. A New York il est vendu au prix de 5 deniers et demi la livre, donnant environ 56 par cent de bœuf de boucherie, et de 16 à 20 chelins de profit. Le boucher, qui achète l'animal vivant à £15, comptant sur 5½ deniers par livre de viande préparée, peut bien vendre la carcasse au marchand de gros à 5 deniers la livre, car il lui reste la peau, le suif et les intestins qui le paieront largement. Il y a encore le marchand de gros et le marchand de détail qui prendront chacun leur profit.

“On voit par ce qui précède, qu'avant d'être livrés aux consommateurs de New York, la viande de boucherie fait réaliser des profits à huit différents possesseurs et à trois courtiers de commerce.”

On ne compte pas la diminution du poids, les accidents, la maladie, toutes choses qui arrivent assez souvent pendant le voyage; conséquemment, tout bien considéré, la seule question à décider est la suivante: pouvons-nous fournir au commerce un nombre d'animaux suffisant et de bonne qualité? Si nous le pouvons, nous devons réaliser des profits plus considérables que les cultivateurs de l'Ouest, ne fut-ce que sur la diminution de frais de transport.

Depuis longtemps nous sommes convaincus que l'élevage et l'engraissement des bestiaux seraient plus profitables aux cultivateurs bas-canadiens que la culture imparfaite et souvent ingrate, telle que maintenant pratiquée, surtout à cette époque où l'on trouve la viande de nos animaux sur tous les marchés européens, que le commerce peut à peine fournir aux demandes, que les prix sont assez élevés pour faire réaliser de bons profits à l'éleveur et au commerçant, ce qui en sera toujours ainsi tant que nous serons en état de fournir du bœuf de première qualité. De plus nous sommes exempts du fléau de la peste, qui a détruit de si nombreux troupeaux en Europe, et qui a forcé les pays d'outre-mer à importer d'Amérique ce que cette maladie leur empêche de produire chez eux.....

Depuis longtemps nous nous sommes assez attachés aux qualités laitières de la vache, pour nous convaincre qu'il y a peu d'argent à faire de ce côté-là. Essayons maintenant des animaux de boucherie.

On nous a souvent demandé pourquoi nos cultivateurs bas-canadiens ne pouvaient-ils pas élever de beaux animaux, semblables à ceux qui sont amenés de l'Ouest par le Grand Tronc? Nous répondions qu'ils le pourraient s'ils le voulaient.

Il y a 12 ou 15 ans ce n'eût pas été une petite affaire de s'entreprendre d'améliorer les qualités du bétail de cette province, pour ce qui regarde la grosseur et les dispositions à l'engrais, et cela, tout simplement parce que nous n'avons pas les moyens à notre disposition, et que les circonstances étaient toutes différentes de celles qui existent aujourd'hui. Heureusement que maintenant la nécessité et les moyens d'accomplir cette tâche existent, et il ne nous reste qu'à en profiter. Le seul moyen que nous ayons de suppléer aux marchés européens est de croiser nos races de bestiaux avec celles des Durham à courtes cornes. Nous craignons que beaucoup de nos lecteurs n'aient quelques préjugés contre le bétail à courtes cornes, les considérant comme d'énormes carcasses capables de consommer une quantité considérable de nourriture et ne soient un peu effrayés de nourrir de tels animaux. Il est certain que quelques animaux, de même que quelques personnes, engraisent beaucoup plus rapidement que d'autres, proportion gardée. Il arrive souvent que parmi les vaches d'un cultivateur quelques-unes donnent une grande quantité de lait, mais qui n'engraissent pas quoi que l'on fasse; tandis que d'autres donnent une moindre quantité de lait, mais engraisent beaucoup plus rapidement. Maintenant que l'on choisisse les meilleures laitières, qu'on les accouple à des taureaux descendants de parents possédant les mêmes qualités, nous parviendrons à obtenir après quelques générations une race d'animaux célèbre par la qualité laitière. C'est l'histoire de toutes les familles laitières, telles que les Ayrshires, les Alderneys et Guernesoy.

D'un autre côté, si nous désirons produire de bons animaux d'engrais, nous devons choisir des vaches ayant une tendance naturelle à l'engraissement, avec des taureaux descendant de vaches ayant les mêmes prédispositions. On obtient ainsi une race d'animaux qui engraisent très-rapidement et qui donnent un plus grand poids de viande que d'autres qui reçoivent la même nourriture et qui ont le même âge. C'est ce que firent les premiers éleveurs de ce beau grand bétail à courtes cornes, c'est en choisissant soigneusement leurs sujets pour la reproduction, et en donnant une bonne nourriture qu'ils sont parvenus à créer une race presque parfaite quant à la taille, à la symétrie des formes, à la prédisposition à l'engrais, et étant d'une maturité précoce. C'est de ces animaux qu'il nous arrive souvent d'entendre dire, qu'ils ont été vendus à l'âge d'un ou deux ans pour la somme de 35,000 à \$10,000.

Nous ne prétendons pas voir dans ce pays un grand nombre d'animaux tels que *Duke* et *Duchesse*, mais nous espérons sincèrement de voir des taureaux à courtes cornes, possédant une bonne généalogie, placés à la disposition de nos cultivateurs, surtout dans les townships et les paroisses renommées pour leurs pâturages.

Bientôt nous apprécierons l'importance d'infuser du sang nouveau à nos troupeaux de bestiaux, si nous examinons tous les avantages qu'ont les bêtes à courtes cornes sur l'autre bétail. Il est vrai que ce changement doit se faire graduellement, mais à moins de voir les cultivateurs américains s'approprier tous les profits venant du commerce d'exportation d'animaux, nous devons suivre leurs exemples et nous efforcer de produire un article convenable pour le marché si nous voulons être en état de leur faire compétition et conserver chez nous une industrie agricole importante.

L'élevage des bestiaux.

Nous ne saurions publier l'article de notre habile collaborateur vétérinaire sans dire que nous nous réservons à ce sujet quelques remarques importantes que nous publierons prochainement. Réd. J. d'A.

Correspondance Vétérinaire.

Navicularthrite.

J'ai une jument de 14 ans dont la corne lui seure le pied, cela la fait boiter. Soyez donc assez bon de me dire, par l'entremise de votre excellent journal, ce qu'il faut faire pour guérir ce cas.

Lotbinière.

Votre jument souffre d'une maladie que nous avons traitée au long en ce qui concerne sa nature, ses symptômes et son traitement dans le numéro de Janvier dernier (Navicularthrite). Vous trouverez là le traitement le plus rationnel et le plus sûr.

CORRESPONDANCE DU JOURNAL.

Le Journal d'Agriculture et les bâtisses modèles.—Vraiment, votre *Journal* nous gêne: il fait que nous trouvons petits et incommodes nos anciens bâtiments, et il nous fait tomber dans la tentation d'en avoir d'aussi spacieux et d'aussi bien divisés que ceux dont vous avez déjà publié les plans. Malheureusement, tous les cultivateurs n'ont pas les moyens de faire les dépenses nécessaires, et ne sont pas dans la position de bâtir dans des proportions aussi vastes, que l'ont fait MM. Casavant, Casgrain, Leclerc, et autres que vous citez. Ces messieurs sont aujourd'hui maîtres de la position, et devraient certainement servir de modèles à tous ceux qui ont à cœur l'avancement de notre agriculture. Si tous les cultivateurs voulaient imiter ces messieurs dans la proportion de leurs moyens respectifs, et voulaient sortir de cette vieille routine, qui est l'ennemi du progrès, quels avantages n'en retireraient-ils pas eux-mêmes, et quel bien ne feraient-ils pas au pays. Pas un seul cultivateur ne devrait manquer de recevoir votre utile et intéressant *Journal*;